



Francisco Lafarga (dir.). *La traducción en España (1750-1830). Lengua, Literatura, Cultura.* Ediciones de la Universidad de Lleida, 1999.

Clara Foz

Volume 14, Number 1, 1er semestre 2001

Traductologie et diversité
Translation studies and diversity

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000535ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/000535ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Foz, C. (2001). Review of [Francisco Lafarga (dir.). *La traducción en España (1750-1830). Lengua, Literatura, Cultura.* Ediciones de la Universidad de Lleida, 1999.] *TTR*, 14(1), 237–239. <https://doi.org/10.7202/000535ar>

COMPTES RENDUS

Francisco Lafarga (dir.). *La traducción en España (1750-1830). Lengua, Literatura, Cultura.* Ediciones de la Universidad de Lleida, 1999.

Présentées à l'origine dans le cadre d'un colloque international tenu à l'université de Barcelone en octobre 1998, les études ici rassemblées — et, selon toute vraisemblance, revues pour la publication si l'on en juge par la très grande qualité de l'ensemble — présentent une foule de données sur la traduction et ses acteurs à une époque où l'Espagne se montre, sur le plan de la culture, largement réceptive aux influences européennes, françaises principalement, mais également italiennes et britanniques. Rappelons que la période ici à l'étude (1750-1830) et qui correspond *grosso modo* aux années de la vie de Goya, témoin et rapporteur des désastres de l'époque (1746-1828), commence quelques années avant le règne éclairé de celui dont il fut le peintre officiel, Charles III (1759-1788), pour se terminer seize ans après la restauration de Ferdinand VII (1814), le pays ayant connu entre les deux le règne de Joseph Bonaparte. En sorte qu'à la *gallogomanie* attribuable à l'hégémonie culturelle de la France au XVIII^e siècle en Europe, succède, dans la Péninsule, une *gallophobie* liée aux événements politiques et plus particulièrement à la présence française.

Comme le rappelle Francisco Lafarga, spécialiste de la traduction théâtrale en Espagne à cette époque, maître d'œuvre de cette publication et auteur d'une introduction fort éclairante assortie d'une substantielle bibliographie, l'effervescence des activités de traduction observable durant la seconde moitié du XVIII^e et le premier tiers du XIX^e siècles constitue un phénomène généralisé en Europe, phénomène attribuable à la multiplication des échanges culturels, à l'accès élargi aux langues étrangères, à l'essor subséquent des outils d'apprentissage de ces matières — grammaires, dictionnaires — et, plus globalement, à la soif de connaissances propre à cette époque et connue sous l'appellation d'*esprit des Lumières*. Facteurs auxquels s'ajoute, ne l'oublions pas, l'essor des langues dites vulgaires comme instruments de transmission de la science, entre autres.

Le « cas espagnol » et ses nombreuses particularités sont envisagés dans cet ouvrage qui regroupe en un peu plus de cinq cents

pages quelque cinquante contributions qui touchent tant à l'histoire des pratiques traductives de cette époque qu'aux développements de la réflexion entourant celle-ci. Fait à noter, toutes les contributions sont en castillan, à une exception près : un article en catalan consacré à la traduction dans l'île de Minorque. Réconfortant, à une époque où nous parvenons régulièrement d'Espagne des annonces de congrès ou résumés de publication exclusivement rédigés en anglais... Les articles ont été regroupés en six chapitres respectivement baptisés *Aspectos generales* (*Aspects généraux*), *En torno al lenguaje* (*Questions de langue*), *En los límites de la literatura* (*Aux frontières de la littérature*), *Presencia de la latinidad* (*Présence de la latinité*), *Poesía y novela* (*Poésie et roman*) et enfin *Teatro* (*Théâtre*). Ce dernier, le plus fourni de tous – à tout seigneur tout honneur... Francisco Lafarga est spécialiste du domaine – est particulièrement passionnant. Certains articles portent sur la réception des œuvres traduites, généralement adaptées aux attentes du public bourgeois de l'époque. Josep M. Sala, par exemple, présente une chronologie des représentations d'œuvres théâtrales françaises à Barcelone entre 1790 et 1799; Jerónimo Herrera se penche sur la différence, peu marquée à l'époque, entre pièce originale et traduction et ce, d'un point de vue rarement abordé, celui de la rémunération des auteurs et des traducteurs, alors que Jean Bélorgey aborde pour sa part la question de la censure dont sont victimes en particulier les versions espagnoles d'œuvres françaises (potentiellement révolutionnaires et *à priori* condamnables) tout en nuancant le propos : il montre par exemple que si une œuvre comme *Eufemia o el triunfo de la religión* (adaptation espagnole de la pièce de Baculard d'Arnaud *Euphémie ou le triomphe de la religion*, drame publié en 1768) doit subir les foudres de l'Inquisition et ce, en dépit d'un titre résolument trompeur, tel n'est pas le cas du *Zaïre* de Voltaire. Dans cette même section consacrée au théâtre figurent des études consacrées au travail de traduction de certains auteurs réputés de l'époque (Moratín, qui fut aussi traducteur de Shakespeare et de Molière ou Moncín, traducteur de Goldoni). Faute de pouvoir détailler le contenu de chacun des chapitres, mentionnons, dans celui qui est consacré à la poésie et au roman, une étude particulièrement intéressante de Luis Pegenaute consacrée à la réception espagnole du *Paradis Perdu* de Milton. Précisons par ailleurs que sous le titre *En los límites de la literatura* sont présentées des études portant sur la traduction espagnole de textes plus rarement étudiés : ceux du célèbre abbé Rollin qui présentent les grandes lignes du discours pédagogique français de l'époque ou, pour citer un autre exemple, ceux de la production historique française auxquels les Espagnols s'intéressèrent.

Passionnant, au chapitre portant sur la langue, le travail de Françoise Étienvre sur les adaptations espagnoles du langage révolutionnaire français ou celui de Manuel Bruña Cuevas sur les apports du dictionnaire de Capmany, un ouvrage bilingue français-espagnol publié en 1805. Éclairantes, au tout début du volume, les données quantitatives fournies par Manuel Reyes García Hurtado relatives à la place de la traduction dans la culture espagnole entre 1750 et 1808.

On l'aura compris, cet ouvrage contient une foule de données et de réflexions qui contribueront à enrichir l'histoire de la traduction, des traductions et des traducteurs.

Clara Foz
ETI, Université d'Ottawa

Henri Meschonnic. *Gloires. Traduction des psaumes*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, 557 p.

Henri Meschonnic est un auteur prolifique. Infatigable. Ces cinq dernières années seulement, il a publié pas moins de six ouvrages : *De la langue française. Essai sur une clarté obscure* (1997); *Poétique du traduire* (1999); deux recueils de poèmes : *Combien de noms* (1999) et *Je n'ai pas tout entendu* (2000); *L'Utopie du Juif* (2001) et *Gloires. Traduction des psaumes* (2001).

Poète, traducteur de la Bible, professeur émérite de linguistique à l'Université Paris VIII, Henri Meschonnic est à mes yeux le théoricien de la traduction contemporain le plus cohérent et le plus original. C'est en tout cas le plus « décapant », en ce sens qu'il force à réfléchir aux réels enjeux de la traduction. Le seul qui, à mes yeux d'historien de la traduction, a su trouver des arguments convaincants pour renvoyer dos à dos les ciblistes et les sourciers. Même s'il a lui-même un penchant sourcier, bien qu'il s'en défende. (Il est sourcier à sa manière.) Le seul qui a clairement montré l'impasse de toute approche théorique dualiste uniquement fondée sur le signe, sur le sens du signe, au détriment des textes, des discours. Approche qui scande pourtant deux mille ans de réflexion sur la traduction. Henri Meschonnic n'est pas un théoricien en chambre. Il ose se mettre la tête sur le billot. Il ose mettre sa théorie à l'épreuve du lecteur, à l'épreuve du feu de la critique. Ses traductions sont